

## DOSSIER RECHERCHES ACTIONS (4)

# GENÈSE DU TEXTE : ÉCLAIRAGES

Claire DOQUET

Un travail sur une dizaine de processus d'écriture d'enfants de CM2 a permis de dégager des constantes et des types de comportement scriptural. L'analyse présentée ici a été effectuée uniquement à partir des processus d'écriture des élèves, d'où parfois quelques incertitudes. Le prolongement de ce type d'analyse devrait être la séance de théorisation au cours de laquelle l'enseignant et les autres élèves interrogent le scripteur sur ses intentions et l'explication de certains phénomènes constatés. Cette séance n'a pas pu se produire sur le texte donné en exemple mais les questionnements suscités par l'analyse des processus eux-mêmes augurent de la richesse des échanges qui peuvent avoir lieu autour de ce type de matériau.

Au début de l'année 1994, on a pu revoir sur Canal + un documentaire sur l'illettrisme qui avait fait un certain bruit lors de sa première diffusion. Beaucoup d'enseignants se souviennent de cette émission et des présupposés qu'elle induisait sur la nature, les causes, les solutions éventuelles de ce qui apparaissait alors, après le rapport Lion-Espérandieu-Bénichou<sup>1</sup> et la création du Groupe Français de Lutte contre l'Illettrisme, comme un phénomène de société nouveau et préoccupant. Dix ans après, des enfants scolarisés dans l'une des banlieues parisiennes les plus favorisées regardent l'émission, assistant à l'interview de ces curieuses personnes qui ne savent ni lire ni écrire.

Le sujet passionne les élèves, de multiples débats ont lieu, la classe décide finalement de produire un texte qui prendra place dans le journal de l'école. L'écriture se déroule de la manière suivante :

- chaque élève produit un texte qui va être lu par l'ensemble de la classe ;
- les élèves se mettent d'accord sur les points à conserver dans le texte final ;
- le texte final est élaboré collectivement.

En mars 1994, la classe dispose d'un texte décrivant l'émission et posant le problème de l'illettrisme. Il lui manque une conclusion, qui sera écrite selon le même processus que le texte lui-même : écriture individuelle, lecture et discussion, écriture collective. Dans la phase d'écriture individuelle, 10 élèves utilisent **Genèse du texte**. C'est donc l'écriture de la conclusion d'un texte déjà établi qui sert de support à cette analyse.

## Processus progressifs, processus cycliques

Les "fils de la plume" des dix processus d'écriture étudiés font apparaître très nettement une distinction qui semble intéressante :

- Un premier groupe (6 processus) est écrit en deux temps : pendant la première moitié de l'écriture, le graphique du "fil de la plume" progresse de façon continue, pratiquement sans un retour en arrière de plus de deux lignes ; ensuite, tout le travail s'effectue au sein du déjà écrit. Le graphique a alors des allures de dents de scie, avec des allers-retours incessants dans le texte, généralement accompagnés de corrections. Il s'agit d'un processus d'accumulation suivi d'une période au moins aussi longue de cor-

---

<sup>1</sup> *Des illettrés en France*. Rapport au Premier Ministre. Espérandieu, Lion, Bénichou. La Documentation Française. 1984.

rections. Ce type de processus sera ici nommé "progressif", à cause de l'existence de deux périodes distinctes et de l'impression de montée "en escalier" que donne la première période d'écriture.

- Le deuxième groupe (4 processus) ne comporte pas cette dichotomie entre deux périodes : dès les premières minutes de l'écriture, nombreux sont les retours en arrière pour modification. C'est un type d'écriture comparable à celui observé chez François Salvaing (Cf. *L'aventure d'une écriture*, AL n°36, déc.91, p.41) où l'auteur semble s'alimenter de ce qu'il vient d'écrire pour trouver la suite de son texte. Ce type de processus sera nommé "cyclique", à cause de la répétition du cycle retour en arrière - correction - poursuite de l'écriture que l'on y observe.

## Temps de pause et types de processus

Pour tenter d'affiner la distinction établie grâce à l'examen des graphiques de "*Fil de la plume*", j'ai observé un certain nombre de caractéristiques données automatiquement par le logiciel **Genèse du texte**. Si des différences se font jour quant à la longueur des textes produits, le critère distinctif le plus intéressant est obtenu grâce à la longueur et à la fréquence des temps de pause avant opération.

**Genèse du texte** donne automatiquement les temps de pause significativement longs, le seuil de significativité étant calculé selon la formule statistique classique : *durée moyenne des pauses sur l'ensemble de l'écriture + écart-type des pauses*. En observant la répartition des pauses longues sur la durée de l'écriture, on s'aperçoit que :

- dans les processus progressifs, les pauses longues sont majoritairement rassemblées dans la deuxième moitié de l'écriture et se situent pour la plupart avant des opérations en lecture ;
- dans les processus cycliques, les pauses longues sont dispersées de manière à peu près régulière sur toute la durée de l'écriture et se situent majoritairement avant des ajouts en écriture.

Ce dernier phénomène est particulièrement surprenant puisque l'ajout en écriture est l'opération de base lors de l'écriture d'un texte. On pourrait donc s'attendre à ce qu'elle ne nécessite que peu de temps de préparation et que les longues pauses observées pendant l'écriture soient plutôt suivies d'une suppression ou d'un remplacement, opérations qui nécessitent une réflexion méta-linguistique de type *ce mot-là ne convient pas* que l'ajout n'induit pas forcément<sup>2</sup>.

De ces constatations découle la question de la fonction des pauses pendant l'écriture. Sauf celles incidentes au contexte de production (le maître parle à la classe, les élèves parlent entre eux, etc.), on peut penser qu'elles sont consacrées à une réflexion du scripteur sur son texte. Rien ne permet jusqu'ici de nier ce postulat. En revanche, des différences entre les deux groupes se font jour quand il s'agit de savoir quel type de réflexion est mis en œuvre :

- Dans les processus progressifs, la corrélation entre pause longue et opération en lecture semble montrer que les pauses sont consacrées à la relecture du texte que suivront des opérations dans le déjà-écrit. Nous retombons ici sur le schéma classique : production de texte (traduite essentiellement par des ajouts en écriture) - relecture (traduite par la pause) - correction (traduite par l'opération en lecture suivant la pause), le processus de relecture-correction étant assimilable à ce que beaucoup nomment "révision" du texte (Cf. le modèle *planification - mise en texte - révision*).
- Dans les processus cycliques, il n'y a pas de corrélation entre pause longue et opération en lecture. Au contraire, les pauses longues précèdent en général des ajouts en écriture. En maintenant le postulat que les pauses longues sont la trace d'une réflexion du scripteur sur son texte, on peut formuler l'hypothèse que dans les processus cycliques, la pause pour relecture ne sert pas seulement à contrôler le texte déjà écrit mais aussi à nourrir la suite de l'écriture.

Cette hypothèse avait déjà été esquissée lors de l'examen du processus d'écriture de François Salvaing (A.L. n°36). S'il est facilement admis que des experts se nourrissent du matériau linguistique pour

<sup>2</sup> Attention : ceci ne veut pas dire que la pause précédant un ajout en écriture est en moyenne plus longue que la pause précédant une autre opération : c'est au sein des pauses significativement longues et elles seulement que nous raisonnons ici. Il est bien évident que les scripteurs "cycliques" ne s'arrêtent pas avant chaque mot à ajouter ; en revanche, leurs pauses les plus longues précèdent en général des ajouts.

trouver la suite de leur texte, cette idée est encore très contestée lorsqu'on évoque des apprentis-scripteurs. Examinons maintenant un processus d'écriture cyclique pour voir si certains éléments de détail corroboreront les hypothèses émises à partir d'éléments d'analyse quantitative.

## Un texte final

Classé par le maître parmi les élèves les moins performants de la classe en lecture et en écriture, Abdelhatif a produit un texte qui fait montre à la fois de difficultés d'expression et d'une attention à la langue écrite exceptionnelle par rapport au corpus étudié.

Voici son texte final :

*À mon avis les illettrés doivent être mal dans leur peau car si certaines personnes. L'illettrisme est un problème qui gêne plusieurs personnes car elles ont honte devant les gens qu'elles rencontrent dans la rue ou dans d'autres endroits.*

*Cette émission était très explicative, les personnes illettrées qu'ils ont présentées montraient bien comme elles se défendaient, comme elles s'en sortaient, comme est leur vie quotidienne, comme elles se débrouillaient, comment elles se battaient, comment elles se montraient, comment elles lisaient.*

Débutant par une phrase qui n'est jamais terminée, le texte se clôt sur une énumération dans laquelle la prise en compte du matériau langagier est évidente : au-delà d'une répétition fortuite, la succession des propositions entamées par "comment" rythme la phrase de manière d'autant plus efficace que la conjonction est presque toujours suivie d'un verbe pronominal à l'imparfait. D'un point de vue sémantique, l'évolution est claire : partant d'une attitude défensive, les illettrés deviennent les premiers acteurs de leur manière de s'en sortir : ils se battent puis se montrent, attitude antinomique de la honte évoquée dans la deuxième phrase. Cette progression se termine, de manière inattendue, sur la figure des illettrés en train de lire ; plaçant la lecture en point d'arrivée d'un parcours d'assumption de soi et de progression personnelle, cette figure crée un paradoxe qui clôt le texte de manière tout à fait intéressante.

Quelle hypothèse émettre quant à la constitution de cette énumération ? Il me semble que la plus évidente est celle du raccourcissement du propos : l'auteur a commencé par énumérer en détail certains épisodes de l'émission puis, se rendant compte qu'il en faisait trop pour une conclusion, a condensé le tout dans une formulation assez elliptique pour suggérer beaucoup sans obliger le lecteur à imaginer de nouveau tel ou tel personnage, dans une situation concrète. Ce stratagème serait d'autant plus habile que, permettant un raccourcissement du texte, il élargit le propos en le décontextualisant, ce qui est, entre autres, l'objectif d'une conclusion. Nous allons voir que le trajet du scripteur n'a pas été celui-là et que la succession de propositions introduites par "comment", qui constitue la matrice autour de laquelle le texte s'organise, s'est construite selon un cheminement qui va plutôt dans le sens de l'expansion du propos que dans celui de sa réduction.

## Mise en place de la matrice du texte

C'est à la 20ème minute, alors qu'il reste plus d'une heure d'écriture, qu'apparaît la première conjonction "comment" suivie d'une proposition :

- ajout de "comment ils se débrouillaient"
- remplacement de "débrouillaient" par "défendaient"
- remplacement de "défendaient" par "cachaient"
- ajout de "comment ils s'en sortaient"

Il y aurait beaucoup à dire sur les glissements sémantiques provoqués par les remplacements des verbes : *se débrouiller* devient *se défendre*, puis *se cacher*. Plus tard, à 1 heure d'écriture, "*se cachaient*" sera de nouveau remplacé par "*se défendaient*". À quel problème est ici confronté Abdelhatif ? Comme le suggèrent ses hésitations, l'émission montre des illettrés qui se cachent, des illettrés qui se

débrouillent, des illettrés qui se défendent. Il s'agit dans un premier temps de savoir quel aspect de ces personnes le texte va privilégier. L'adoption dans un premier temps du verbe *se cacher* cantonne les illettrés dans une attitude à la fois défensive et passive, immédiatement contre-balancée par la deuxième proposition : *ils s'en sortaient* (de leur cachette ?).

Mais le plus intéressant reste à venir. À 35 minutes d'écriture, Abdelhatif ébauche quelques tentatives de continuation de sa phrase et la laisse finalement terminée par la conjonction *et* suivie d'un point. Dans l'impuissance provisoire de poursuivre sa phrase, il la laisse en suspens mais, c'est ce qui est remarquable, il éprouve le besoin de la clore formellement avec un point. Ce paradoxe indique la difficulté de l'auteur à laisser en l'état sa phrase, qu'il pourrait reprendre plus tard ; on peut imputer ce phénomène à l'importance de la structure formelle de la langue : ce qui compte d'abord, c'est qu'une phrase doit se terminer par un point. L'auteur ne veut pas quitter sa phrase sans l'avoir symboliquement close mais le maintien de la conjonction *et* montre sans aucun doute qu'il sait qu'elle n'est pas finie.

À 40 minutes d'écriture se produit un deuxième phénomène étonnant : le point est supprimé et remplacé par le substantif "*vie*", ce qui donne "*comment ils s'en sortaient et vie*". Il semble que le nom "*vie*" soit posé ici comme un rappel : c'est de la vie des illettrés qu'il faut parler maintenant mais l'auteur n'arrive pas à trouver la formule adéquate. Effectuant des retours dans le texte sans le modifier, il va hésiter plus de deux minutes pour inscrire finalement, avant le mot *vie*, "*comment est leur*". Par rapport à la structure répétitive entamée ("*comment ils se cachaient, comment ils s'en sortaient*"), on note ici un triple changement : celui du sujet de la proposition (*leur vie* vs *ils*), celui du temps verbal (présent vs imparfait), celui de la structure de la phrase (apparition d'un sujet inversé). C'est certainement la source des hésitations du scripteur, marquées par une pause de plus de 2 minutes entre l'ajout de "*vie*" et celui de "*comment est leur*". On peut même raisonnablement faire l'hypothèse que c'est pendant cette pause que s'effectue la prise de conscience de la structure répétitive "*comment*" + *proposition* : le mot "*vie*" aurait été inscrit tout à fait indépendamment et "*comment est leur*" serait une tentative de respecter cette structure dont le scripteur viendrait de découvrir l'existence. En d'autres termes, on n'a pas affaire ici à un contenu préexistant dont l'auteur se soucierait de trouver les mots pour le dire mais bien au projet de construire un texte avec des mots dont le choix va élargir le contenu initialement prévu.

## Lieux d'errance et de résolution

Parallèlement au travail de constitution de la matrice du texte, on observe dans l'écriture d'Abdelhatif des allers-retours dans un endroit précis du texte : la fin de la deuxième phrase. Celle-ci s'est globalement constituée très tôt, à 10 minutes d'écriture, sous la forme : "*L'illettrisme est un problème qui gêne certaines personnes car ils ont honte devant les de l'extérieur.*"

À partir de là est entamée la troisième phrase qui sera constituée de la suite des "*comment*" + *proposition subordonnée*. La constitution de cette troisième phrase va durer jusqu'à la fin de l'écriture (1H30) et s'entrecouper de modifications de la fin de la deuxième phrase. Voici son évolution :

- 10 mn *ils ont honte devant les de l'extérieur.*
- 40 mn *ils ont honte devant les **personnes** de l'extérieur.*
- 50 mn *ils ont honte devant les **gens** de l'extérieur.*
- 1H15mn *ils ont honte devant les gens **qu'ils rencontrent dans la rue.***
- 1H25mn *ils ont honte devant les gens **qu'ils rencontrent dans la rue, ou dans d'autres endroits.***

Toutes les modifications effectuées ici seraient analysables sur le plan sémantique mais il semble que leur justification se trouve ailleurs. En effet, la précision de *la rue* ou *d'autres endroits* est assez secondaire pour le propos : ce qui compte, du point de vue du sens, c'est que les illettrés ont honte. Pourquoi alors ces modifications périodiques d'un point de détail, alors que d'autres parties du texte sont loin d'avoir été aussi soignées ?

Il me semble que l'explication de ce phénomène réside dans l'écriture elle-même plus que dans son résultat. Cet endroit du texte paraît avoir une fonction de ressassement : le scripteur y revient sans cesse pour y effectuer des modifications sans conséquence apparente ; pourtant, c'est précisément après ces modifications que la suite du texte voit le jour. En particulier, la constitution de la structure répétée de "comment" + *proposition subordonnée* est ponctuée de ces modifications anodines. Ces modifications, si elles affectent évidemment le sens, ne semblent pas motivées par lui. Cette phrase apparaît en fait comme un lieu de travail du signifiant qui participe du processus d'écriture et en est même une étape indispensable. Le terme d'*aventure d'une écriture* émis par Ricardou prend toute sa portée : c'est au croisement des mots et des sens que naît le texte. Comment penser, alors, que le processus de planification - mise en texte - révision, fondé sur la séparation de l'idée et des mots, reste le modèle incontournable de toute écriture ? Ce n'est pas le lieu ici de disserter sur la définition de la planification. En revanche, les exemples donnés (et il serait facile d'en trouver d'autres) montrent que, quelle que soit l'importance de la réflexion précédant la production d'un texte, celui-ci se forge aussi, pour ne pas dire surtout, avec les mots, par la langue qui contraint la pensée du scripteur et la révèle en même temps. Il semble clair, et **Genèse du texte** n'a pas fini de le montrer, que l'écriture a des fonctionnements propres liés à la situation de communication dans laquelle elle est mise en œuvre mais aussi aux ressources propres du système de la langue. De là, on peut induire que certaines manières de procéder sont propres à l'écriture et non à certaines catégories de scripteurs et se demander pourquoi réserver à l'apprentissage la présupposition d'attitudes dont chacun reconnaît qu'elles ne sont pas systématiques chez les scripteurs confirmés. Ainsi les phénomènes exposés ici, mis en évidence par le logiciel, rapprochent l'écriture d'élèves de CM2 de celle des écrivains, présentée en ces termes par l'un d'eux et non des moindres :

*"Un général est comme un écrivain qui veut faire une certaine pièce, un certain livre, et que le livre lui-même, avec les ressources inattendues qu'il révèle ici, l'impasse qu'il présente là, fait dévier extrêmement du plan préconçu. Comme une diversion, par exemple, ne doit se faire que sur un point qui a lui-même assez d'importance, suppose que la diversion réussisse au-delà de toute espérance, tandis que l'opération principale se solde par un échec ; c'est la diversion qui peut devenir l'opération principale."* (Marcel Proust, *Le Temps Retrouvé*).

Claire DOQUET